

**Compte rendu de l'ouvrage de Robert Deshman. - The  
Benedictional of Jethelwold. Princeton, Univers. Pr.,  
1995, xxiii-287 pp., 248 fac-sim. (Studies in Manuscript  
Illumination, 9).**

Eric Palazzo

► **To cite this version:**

Eric Palazzo. Compte rendu de l'ouvrage de Robert Deshman. - The Benedictional of Jethelwold. Princeton, Univers. Pr., 1995, xxiii-287 pp., 248 fac-sim. (Studies in Manuscript Illumination, 9).. 1999, pp.404-406. halshs-01341185

**HAL Id: halshs-01341185**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01341185>**

Submitted on 4 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Robert Deshman. — *The Benedictional of Æthelwold*. Princeton Univers. Pr., 1995 (Studies in Manuscript Illumination, 9)  
Éric Palazzo

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Palazzo Éric. Robert Deshman. — *The Benedictional of Æthelwold*. Princeton Univers. Pr., 1995 (Studies in Manuscript Illumination, 9). In: Cahiers de civilisation médiévale, 42e année (n°168), Octobre-décembre 1999. pp. 404-406;

[http://www.persee.fr/doc/ccmed\\_0007-9731\\_1999\\_num\\_42\\_168\\_2767\\_t1\\_0404\\_0000\\_3](http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1999_num_42_168_2767_t1_0404_0000_3)

---

Document généré le 01/06/2016

chaste » qui contrasterait avec l'amour sensuel prôné par Marie de France. Il y a là, me semble-t-il, une incompréhension. Je n'ai jamais cru, pour ma part, à l'existence réelle d'un « amour courtois chaste et pur ». Dans l'article cité, je me situais au niveau du modèle généralement admis par les médiévistes littéraires, pour montrer en quoi, précisément, l'amour prôné par Marie de France était très différent, incluant sans complexe la dimension pleine et entière de la sensualité. C.B.B. note fort justement que dans une cour où les jeunes, à l'âge de l'adolescence, avaient pour seul contact féminin la Dame, épouse de leur oncle ou de leur seigneur (je doute d'ailleurs qu'ils n'aient eu que celui-là), on était évidemment enclin à prôner l'amour chaste. Fort bien. Nous en sommes d'accord. Mais précisément ce modèle d'amour prôné par quelques œuvres est volontairement brisé par Marie de France et quelques autres, au profit d'un amour vrai, total, souverain, faisant fi des conventions sociales. Par ailleurs, je m'accorde désormais pleinement avec R. Schnell pour écarter la notion d'amour courtois comme réalité, fût-il seulement modèle: mieux vaut parler de « discours courtois sur l'amour », établissant mieux ainsi qu'il s'agit de paroles, de débat et non d'une réalité, voire d'un modèle de comportement. La popularité même des romans de Tristan et Iseult et du couple Lancelot-Guenièvre montre à l'évidence que le public trouvait dans ces fictions romanesques matière à alimenter à la fois ses discours, ses rêves et ses fantasmes. Mais, il faut en être conscient, ces fantasmes mêmes interviennent dans l'élaboration d'une idéologie liée à la chevalerie.

Le chapitre 5, *La noblesse et l'Église* (p. 145-170), étudie les liens entre les familles nobles et les églises (l'A. me semble ici encore avoir raison de souligner, comme je l'ai fait aussi dans ma propre synthèse, qu'il vaudrait mieux mettre cela au pluriel plutôt qu'au singulier et parler *des* nobles et *des* églises). Ces liens sont étroits, tant sur le plan idéologique qu'économique, non seulement par le biais des dotations à l'entrée d'un noble au monastère, mais aussi par celui des transactions. Il faudrait ajouter aux exemples donnés par l'A. (p. 166 et ss) ceux, très éclairants, des « donations » faites par les croisés sur le point de partir. Il y a donc une dépendance réciproque : les nobles ont besoin des églises, les églises ont besoin des nobles.

La conclusion (p. 172-176) rassemble les points principaux énoncés ci-dessus. L'A. y souligne à

nouveau que le mot *nobilitas* désigne un statut personnel, alors que *chevalier* est un terme de fonction. Les *milites* sont d'abord en position de service vis-à-vis des nobles déjà en place depuis longtemps : le service armé rendu par un guerrier d'élite à cheval. Cette fonction leur donne peu à peu une certaine cohérence, au point que, vers la fin du XIII<sup>e</sup> s. (je dirais pour ma part peu avant le milieu du XIII<sup>e</sup> s.), noblesse et chevalerie sont définies également comme un seul groupe, une seule « classe sociale » désormais mieux limitée. Il faut ajouter, me semble-t-il, que cette identité ne perdure pas. Ce n'est là qu'une coïncidence temporaire car, par la suite, noblesse et chevalerie se séparent à nouveau. J'ai résumé schématiquement cette évolution en une formule qui présente évidemment un caractère caricatural : avant 1250, tous les chevaliers ne sont pas nobles; après cette date, tous les nobles ne sont pas chevaliers. La chevalerie, d'abord noble corporation des chevaliers d'élite, se mue en corporation d'élite des chevaliers nobles.

Les quelques critiques portées au passage sur ce livre sérieux et solide ont été ici, je le répète, volontairement hypertrophiées tant est étroite, presque partout, la parfaite concordance de vues entre nos deux ouvrages sortis de presse à la même date. Une telle convergence me semble pour ma part un gage de la solidité de nos positions communes. Il appartiendra à nos autres recenseurs respectifs de confirmer ou d'infirmer cette forte impression.

Jean FLORI.

Robert DESHMAN. — *The Benedictional of Æthelwold*. Princeton, Univers. Pr., 1995. xxiii-287 pp., 248 fac-sim. (Studies in Manuscript Illumination, 9).

Dans le domaine des recherches sur les manuscrits enluminés du Moyen Âge, rares sont les auteurs qui proposent une étude monographique d'un manuscrit. Outre le développement nécessaire de travaux portant sur des groupes de manuscrits — par type de livres ou bien pour une production donnée —, la relative mise en retrait du genre monographique s'explique en partie par les problèmes méthodologiques qu'il pose. En effet, dans la lignée des grandes publications de ce siècle, l'étude d'un manuscrit doit échapper à la surélévation du document,

tant du point de vue de son appréciation artistique que de celui de sa signification historique. Pour cela, il apparaît impératif de procéder à une sorte de va-et-vient entre l'analyse précise des différents aspects du manuscrit et l'élargissement du regard, porté par exemple sur des documents de comparaison. Cette dialectique permet ainsi d'approcher le plus près possible la signification historique du manuscrit et sa place dans l'histoire de l'enluminure.

Le livre publié par Robert Deshman sur l'un des manuscrits phares du Moyen Âge illustre à merveille la réussite de cette démarche méthodologique. Disons-le d'emblée, la monographie de Deshman sur le fameux *bénédictionnaire d'Ethelwold* est non seulement un grand livre mais également un modèle du genre. L'A. s'est attaqué à un manuscrit bien connu de tous les spécialistes de l'enluminure comme des historiens de l'histoire des livres liturgiques. Le ms. Add. 49598 de la British Library a été réalisé dans les années 970 à Winchester. Son commanditaire est l'évêque Ethelwold, grand réformateur de l'Église anglaise dans la seconde moitié du *x<sup>e</sup>* s. et théologien de renom. Dans son état actuel, il comprend 119 ff. et a été écrit dans une belle minuscule anglaise typique de cette époque. Son contenu textuel amène à le classer dans la catégorie des *bénédictionnaires festifs*. Il contient les *bénédictions* que l'évêque doit prononcer lors des grandes fêtes de l'année liturgique. Ces pièces étaient normalement transcrites dans le pontifical, le livre liturgique de l'évêque nouvellement créé à Mayence dans le contexte de la réforme ottonienne. Mais pendant quelques décennies seulement, et plus particulièrement en Angleterre, on réalisa des *bénédictionnaires épiscopaux indépendants* du pontifical. On s'interroge encore sur le sens et la finalité de cette séparation, donc de la création du *bénédictionnaire* à côté du pontifical. En ce qui concerne le *bénédictionnaire d'Ethelwold*, Deshman apporte sur ce point des réponses convaincantes. L'A. suggère de voir le développement des *bénédictionnaires anglais* de cette époque — dont celui commandé par Ethelwold — comme l'expression du rôle central tenu par les évêques insulaires dans le processus de réforme de l'Église locale, et en particulier du monachisme. On peut cependant se demander les raisons qui ont poussé les commanditaires de ces manuscrits à choisir plutôt un *bénédictionnaire* qu'un pontifical. La réponse à cette interrogation se trouve

dans la compréhension du cycle iconographique qu'on a joint au *bénédictionnaire d'Ethelwold*. Avant de passer à un exposé succinct de l'analyse de Deshman sur ce point, je précise que l'A. n'a pas consacré de chapitre à l'analyse liturgique du manuscrit. On peut le regretter mais la prise en compte du type liturgique du manuscrit intervient souvent dans l'explication donnée pour une image particulière ou bien dans la compréhension de l'ensemble du programme iconographique. Le détail du contenu textuel aurait cependant pu figurer dans l'appendice I consacré à la notice détaillée du manuscrit.

Venons-en maintenant à l'essentiel du livre, l'étude de la décoration du *bénédictionnaire*. Le cycle iconographique de ce manuscrit est constitué de vingt-huit peintures en pleine page et de dix-neuf pages ornementales comprenant essentiellement des cadres en forme d'arche. Certaines de ces dernières comprennent aussi une initiale historiée. Le cycle du *bénédictionnaire d'Ethelwold* a toujours été considéré d'une part comme le plus riche pour ce genre de livres — bien qu'il ne lui soit pas spécifique — et d'autre part comme l'un des relais essentiels entre l'iconographie carolingienne et la production de la fin du *x<sup>e</sup>* s. Le style des enluminures se situe au point de rencontre entre certaines réalisations carolingiennes, byzantines et l'apport du style dit de Winchester qui a pris naissance sur place dans la seconde moitié du *x<sup>e</sup>* s. Les analyses iconographiques auxquelles procède Deshman apportent soit des confirmations d'hypothèses émises par d'autres avant lui — notamment par Francis Wormald — soit des précisions utiles quant à ces mêmes hypothèses. Il est en tout cas parfaitement établi que le cycle d'Ethelwold procède à la synthèse de l'illustration de livres comme le sacramentaire (voir le sacramentaire de Drogon de l'époque carolingienne), de *lectionnaires byzantins contemporains* ainsi que du décor ornemental des manuscrits liturgiques franco-saxons. Deshman montre cependant l'existence d'une fidélité non servile aux modèles carolingiens ou byzantins. Ainsi dans telle ou telle peinture, les artistes ou les concepteurs des images n'ont pas hésité à modifier un détail afin de mieux « coller » au texte liturgique qu'elles accompagnent. On touche là à ce qui me paraît être la principale nouveauté du travail de Deshman. En effet, l'A. montre que le cycle iconographique n'est pas simplement composé par la succession des images, scandant le dérou-

lement du texte par des repères visuels, mais qu'il a également sa propre logique, indépendamment des bénédictions. Pour Deshman, les images forment un système cohérent qui tourne autour de l'histoire du Salut avec ses visées eschatologiques. Par exemple, les miniatures d'introduction consacrées aux figures des confesseurs, du chœur des vierges et des apôtres correspondraient à la volonté de sanctifier ces personnages du chœur céleste, avant d'entrer dans l'histoire du Christ et de son avènement. Le cycle christologique présente de nombreuses peintures à l'iconographie relativement commune à cette époque. Tout semble cependant axé sur la figure rédemptrice du Sauveur et son parallélisme avec la figure de l'évêque, garant de la stabilité ecclésiale de son Église locale. Pour illustrer ce point fort du livre de Deshman, je présente rapidement la démonstration faite à propos de la fameuse image représentant l'évêque bénissant la communauté. Cette peinture-dessin se situe à la fin du manuscrit, au fol. 118v, juste avant le texte des bénédictions pour la dédicace de l'église. À juste titre, Deshman propose d'y reconnaître à la fois l'évêque Ethelwold en train de bénir la communauté des moines, mais également de procéder à la bénédiction de l'église pendant le rite de la dédicace. L'A. montre clairement cette superposition des deux thèmes, notamment à partir de l'association visuelle et exégétique entre l'évêque et l'autel. Après avoir passé en revue la tradition iconographique de cette image, sans oublier au passage de sonder les textes des bénédictions, Deshman passe à l'analyse de son contenu symbolique. Faisant intervenir tour à tour des textes exégétiques relatifs à la figure de l'évêque dans l'Église, ainsi que des passages tirés des écrits d'Ethelwold, Deshman propose de voir dans cette image la réminiscence de la bénédiction par excellence qu'est celle du Christ pour l'Humanité. Comparant la figure de l'évêque à celle du Christ, Deshman suggère des comparaisons entre l'image du fol. 118v avec d'autres peintures du manuscrit, notamment l'Entrée du Christ à Jérusalem (fol. 45v) où l'on voit le Christ bénissant de la main, ou bien encore l'image du Baptême du Christ (fol. 25r) qu'il faut associer au symbolisme matrimonial, au même titre que le thème de la dédicace de l'église, étant donné les liens entre l'évêque et son Église.

On le voit la méthode employée par Deshman est d'une grande richesse et apparaît dans bien

des cas fort concluante. Elle a le mérite de prendre en compte tous les aspects du manuscrit, ainsi que de faire apparaître l'existence d'une cohérence interne entre les images. L'ensemble étant finalement déterminé par la fonction du livre liturgique bénédictionnaire. Dans ses conclusions générales Deshman ouvre des perspectives historiques quant à la compréhension du manuscrit. La naissance d'un tel livre liturgique s'inscrit dans le contexte de la réforme de l'Église anglaise de la seconde moitié du <sup>x</sup><sup>e</sup> s. à laquelle Ethelwold, commanditaire du manuscrit, a largement contribué. Or cette réforme, comme le contenu tant iconographique que textuel du manuscrit, mettait en première ligne les évêques, dont la figure était associée — on l'a noté plus haut — à celle du Christ. Pour les réformateurs anglais, les évêques fondaient et bénissaient les communautés, un peu à l'image du Christ et de la mise en place de son programme eschatologique.

Je mentionnerai cependant une faiblesse — du moins à mes yeux — de la méthode de Deshman, aussi riche et porteuse soit-elle, en particulier grâce à l'interaction entre différentes sources visuelles ou textuelles. En effet, l'A. pousse si loin l'analyse que l'on étouffe un peu et l'on se demande si la cohérence interne du manuscrit, bien mise en évidence par ailleurs, doit tout prendre en compte et ne comporter aucune faille. Deshman apparaît quelque peu maximaliste dans sa méthode et il me semble que cela dessert parfois ses résultats. Quoiqu'il en soit de cette critique, je rappelle l'essentiel, sans compter la qualité de la présentation tant des images que du texte : ce livre s'imposera rapidement non seulement comme un exemple pour toute étude approfondie d'un manuscrit liturgique enluminé mais également comme une référence illustrant les bienfaits de la pratique de l'interdisciplinarité.

Éric PALAZZO.

Roman DEUTINGER, éd. trad. — *Rufinus von Sorrent « De bono pacis »*. Hanovre, Hahnsche Buchhandlung, 1997, xv-239 pp. (M. G. H. Stud. u. Texte, 17).

Le texte *De bono pacis* a été publié pour la première fois en 1726 par Bernhard Pez, édition reproduite, avec quelques corrections, dans